

Jean Marc Dalpé L'urgence de se dire

Jean Fugère

Théâtre : côté crise, côté création

Numéro 53, septembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fugère, J. (1989). Jean Marc Dalpé : l'urgence de se dire. *Liaison*, (53), 28–30.

Jean Marc Dalpé L'urgence de se dire

par Jean Fugère

Avec ou sans moustache. Le visage, l'expression drôlement mobiles. Sous le front, deux yeux, petits, plus noirs que le cheveu, et jetant sans cesse ces regards par en-dessous qui ne sont qu'à lui. Enfin, ses mains : fines, effilées, étonnamment délicates, qui disent bien l'artiste.

Là, bien calé dans le sofa du salon, on croirait Jean Marc Dalpé en vacances. Est-ce d'ailleurs parce qu'il a toujours l'air si peu pressé que les événements, eux, se précipitent autant autour de lui? Prenons 1989 : prix du Gouverneur général du Canada pour sa pièce **Le Chien**, invitation à la présenter en français et en anglais au Festival des Amériques de Montréal, spectacles de **Cris et Blues** avec Marcel Aymar, traduction de **Roméo et Juliette** mis en scène par Robert Lepage et, cet automne, tournée du **Chien** en France. Rien de moins. Et au beau milieu de tout cela : un déménagement à Montréal, après moins d'un an à Toronto.

Ça t'apporte quelque chose d'être ailleurs, ne serait-ce qu'un autre regard sur qui tu es.



À Toronto, j'étais tout seul en tabernacle! Toronto, je savais que c'était pas ma ville, y fallait que je sorte de là. Alors on y a pensé... J'ai toujours eu de la misère avec le milieu de Montréal, tu sais la vieille chicane région/métropole, mais finalement, avec Maureen, on s'est dit : c'est un défi, c'est nouveau, pis de toute façon c'est pas une décision ad vitam aeternam. Où ça va nous mener? Je l'sais pas. Mais ça t'apporte quelque chose d'être ailleurs, ne serait-ce qu'un autre regard sur qui tu es.

Parfois, comme ce soir à Outremont, c'est ouvert et amical. *J'peux pas haïr quelqu'un qui vient prendre une bière avec moi.* Parfois, c'est sauvage et taiseux : ne me dérangez pas, je suis profondément occupé à démêler le silence. Pudique alors, avare de mots. Astrologiquement, il est un Poisson, le signe des profondeurs, plein de l'épaisseur d'ombre où se tapit sa force. Donc peu de transparences et de clartés solaires. Rieur, clownesque même à ses heures, il joue aisément de l'humour séducteur, mais, comme il le laisse voir de plus en plus, c'est un chthonien, un nocturne, plus du côté des loups mystérieux et des chiens errants, qui hantent d'ailleurs son œuvre, que des gazelles galopantes. Plus racines que feuillage.

Du reste, quelle que soit son humeur, vous trouverez toujours entre vous et lui, un troisième œil, une troisième oreille: son frère de la nuit. À qui il rend des comptes. Ce frère qui l'habite, qui crie et braille, qui rock'n'roll sa douleur, ce frère qui a toujours froid, dont la blessure ouverte le blesse infiniment et qui rêve, qui rêve sans cesse devant son verre de bière... Son frère anonyme, au cœur plein de rage.

Dans ce que je suis en train d'écrire, je suis encore à travailler ça: la rage. Vouloir partir, vouloir vivre des choses, l'espèce de rage... tout ça, c'est encore en dedans de moi, je sens ça. Tu sais, je viens de passer deux jours avec mon père qui est un gars de la basse-ville d'Ottawa. C'est mon monde, ça. C'est le monde qui m'a marqué pendant ma jeunesse pis que j'ai rejeté à l'adolescence. Normal. Mais quand je suis revenu en Ontario, après le Conservatoire de Québec,

pis que j'ai commencé à Théâtre Action, là il y a eu un choc. Tout à coup le rapport avec l'Ontario s'est fait. Là il y a eu une espèce de bang, quelque chose de profond, quelque chose qui m'a remué, pis là j'me suis senti attaché à l'Ontario, à c'monde-là, à ce paysage-là, à ce qu'était le Nord. Y a un rapport avec la classe ouvrière, que j'avais vu à Ottawa, que je rejetais avec mes parents, mais là je le revoyais ailleurs, c'était le même monde, pis j'étais capable de leur parler, pis j'avais envie de leur parler. Tout d'un coup c'est comme si tout ce que j'avais accumulé, tout ce que j'avais appris, ça allait nulle part jusqu'à ce que j'arrive là.

Est-ce que je suis honnête en disant cela?
Silence. Pause. *Oui, c'est vrai.* Sitôt dits, il vérifie les mots, se réécoute. Question de ne pas mentir à l'autre, au frère. Éviter surtout d'arborer l'air pédant, le verbe pérorant qui risquerait de le couper du monde d'où il vient. Ne pas se laisser piéger par les beaux mots d'auteur, les discours de parade, prétentieux, mythifiants. Par tout ce qui empêche le vrai. Intellectuel? Sans doute, mais plus par la force des choses que par goût. Autrement dit, c'est un instinctif qui pense.

Écrire, c'est long pour moi. Je suis toujours surpris par les gens qui peuvent écrire de bonnes affaires vite et souvent. Moi, c'est ben long avant de sortir quelque chose. Je suis tellement pas le gars qui pense tout avant de commencer. Là, j'ai bien hâte de retourner à mon roman. C'est pas une brique; ça va être un petit roman de 100 pages ou 120 écrites en gros (rires). Mais je veux faire ça, j'ai envie de faire ça, j'vais apprendre de quoi en le faisant. Déjà je règle mes mythes. Dans le sens, tu veux être romancier? tu veux pouvoir écrire ça dans ta vie? ça fait longtemps que tu le veux? ben fais-le. Peut-être que t'es pas capable, peut-être que c'est pas toi, mais au moins si tu prends le temps de le faire, d'affronter ça, ben tu vas apprendre. Que ça marche ou non, c'est à voir, mais tu sais qu'il faut que t'aïlles à ton mur.

Au propre et au figuré, il va au devant des murs. Ceux de nos villages, des gens d'ici ou d'ailleurs, il n'a de cesse de les nommer, de fouiller, de questionner ce qui les habite. Et d'ériger ainsi, peu à peu, les murs de sa propre maison d'écriture. Trois recueils de poésie, trois textes de théâtre avec Brigitte Haentjens et **Les Rogers** avec Robert



Marinier et Robert Bellefeuille, des complices de longue date. Comédien, poète, homme de scène, parolier, dramaturge, traducteur, il est l'exemple même de l'artiste polyvalent, si typique à sa génération. Pourtant, de son propre aveu, c'est l'aventure en solitaire de l'écrivain qui l'attire de plus en plus. En chantier, ces prochains mois : un roman, une nouvelle, un collage de textes pour une troupe de Québec et une seconde pièce.

À l'observer, on voit bien que tout lui sert et qu'il se sert de tout. En bon artiste, tout ce qu'il voit, sent, touche, il le vampirise, pour en faire son or. Les classiques grecs, Rabelais, Shakespeare et aussi son péréfé, Faulkner. Il a lu et relu. Avec le même enthousiasme, il peut superbement vous raconter une nouvelle de Jack London, une partie de pêche, ou l'acharnement des Érynyes sur Oreste après le meurtre de sa mère Clytemnestre. Tout ce qui, depuis trente-deux ans, sait embraser son imaginaire, les grands mythes surtout, il les incorpore jusqu'à les transmuier et les personnaliser dans l'écriture. Mais au fait, est-il seulement lu? Combien de personnes, par exemple, ont vu **Le Chien** en Ontario? Au dire du Théâtre du Nouvel-Ontario, environ 2 700 personnes ont assisté aux représentations de la version anglaise à Toronto alors qu'en français, pour toute la province, on évalue le public à 2 500. Certes, des villes comme Hearst et Chapleau auraient été fort intéressées. Mais, encore une fois, les fonds manquent ainsi que les lieux de représentation adéquats. Alors, on a fait une croix.

Écrire, c'est long pour moi. Je suis tellement pas le gars qui pense tout avant de commencer.

Photos : André Pilon

Oui, je suis déçu. Mais j'y ai pas trop pensé. C'est sûr que si je me mets à y penser... Je suis déjà choqué parce que je pense qu'il y a plus d'Anglais qui ont vu la pièce! À Sudbury, ça l'a super bien marché. Pis ça me fait chaud au cœur parce je suis profondément convaincu que la pièce a quelque chose à dire au monde, que j'ai pas raté mon coup, que Brigitte a pas raté son coup, que la production a pas raté son coup. Ça marche, mais la pièce tourne pas!

Je me sens moins de responsabilité face au milieu théâtral qui est moins important que le milieu de ma vie.

Sudbury, Montréal, il peut écrire n'importe où. C'est quand même un drôle de moment pour partir, pour laisser l'Ontario, alors qu'on dit le théâtre en crise, que plusieurs des créateurs de sa génération — Patrice Desbiens, Gaston Tremblay — ont quitté eux aussi et que la relève, même si elle a maintenant toute la place, peine fort à s'en tailler une.

J'ai pas l'impression qu'on est au bord de la faillite. Le théâtre franco-ontarien est né d'une crise, d'une urgence de se dire. Il a toujours vécu en crise : si ce n'est pas une crise financière, disons une situation un peu impossible, un peu folle. J'aurais envie de réagir fort par rapport à ça. Il y a toute une clique en Ontario, une élite, et c'est certainement pas avec eux autres que je vis mon rapport émotionnel... Avec ce monde-là, si je veux être poli, je pense que je suis en profonde opposition. C'est notre génération qui a fondé, qui a gardé ces places-là, qui les ont

gardées en vie. Je me sens responsable, oui, je me sens un lien émotif, mais en même temps, j'ai pas à me poser la question tout de suite. Si demain quelqu'un vient me voir, pis que le TNO meurt, je sais que je déciderais d'y aller et j'aurais pas le sentiment de retourner en arrière et puis de sauver des affaires juste pour sauver des affaires. Ça continuerait d'être un trip pour moi, d'être quelque chose de dynamique, de très vivant, quelque chose de très positif dans le voyage qu'est ma vie. PAUSE. Es-tu en train de bull-shitter, Jean Marc? PAUSE. RIRES. Non, c'est vrai. PAUSE. SILENCE. Mais quelque part, je me sens moins de responsabilité face au milieu théâtral qui est moins important que le milieu de ma vie. Qu'un théâtre meure, mais qu'un peuple disparaisse sans qu'il y ait personne qui en ait parlé, ça c'est ben plus important.

Minuit passé, verres vides, cendrier plein. Un bonsoir et puis un autre. Et le respect des silences.

Tandis que là, dans le noir de l'appartement, près du bureau, le frère de la nuit attend. Grelottant, écorché, avec son besoin toujours à vif « d'un foulard et d'une très vieille religion ». Dans un moment, demain, en tout cas à la première occasion, une main fine et effilée lui tracera, patiemment, des pages et des pages de mots drus, forts et essentiels. Son histoire, la nôtre, en noir sur blanc.



Théâtre Action
222, avenue Laurier est
Ottawa (Ontario) K1N 6P2

Téléphone : (613) 235-8838

Théâtre Action assume avec fierté son rôle d'organisme de services et de développement pour le théâtre franco-ontarien et rend hommage à ceux et celles dont le travail acharné en assure la vitalité.

Théâtre Action offre aux gens de théâtre professionnel et communautaire ainsi qu'aux élèves un ensemble d'activités de formation, de promotion, d'information, d'édition, d'appui et de regroupement.